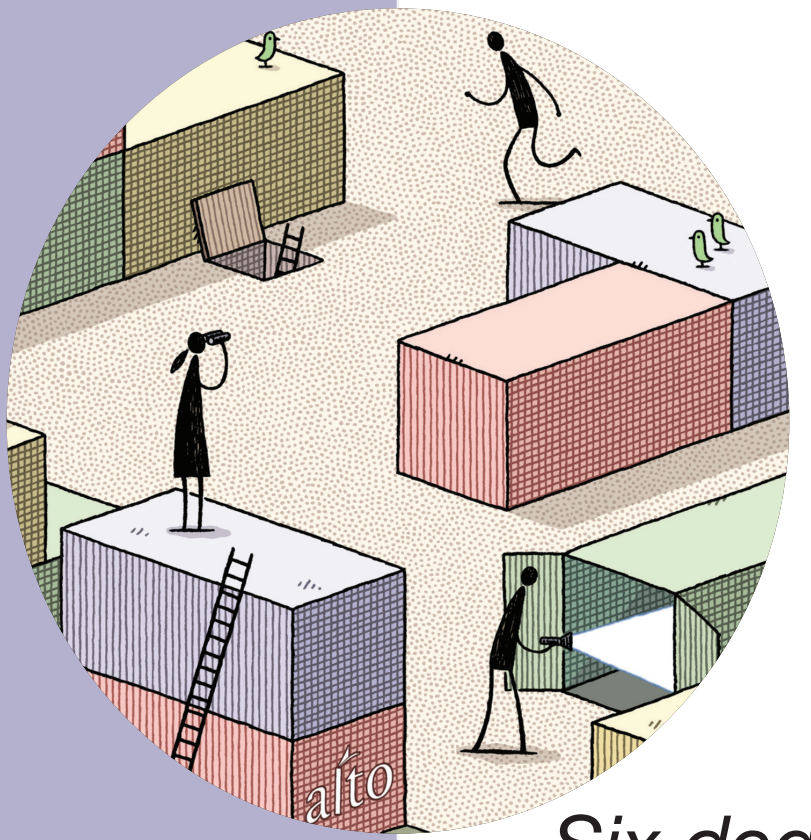
alto
280 rue Saint-Joseph Est,
Québec, Qc, G1K 3A9
editionsalto.com



Six degrés de liberté
Nicolas Dickner

Dossier de presse
Press kit

Plus de **20 000 exemplaires vendus**

Lauréat
Prix littéraire du Gouverneur général
Prix France - Canada

Finaliste
Prix littéraire des collégiens

Droits vendus :

- Droits anglais monde : ***Random House***
- Allemagne : *Frankfurter Verlagsanstalt*
- Chine : *Haitian Press*
- Espagne : *Txalaparta*
- France : *Seuil*
- France - Paperback : *Points*
- Géorgie : *Agora*
- Hollande : *Nieuw Amsterdam*
- Macédoine : *Begemot*
- Slovénie : *KUD Sodobnost International*
- Turquie : *Everest Yayinlari*

Contact
Tania Massault | Responsable des communications
tmassault@editionsalto.com | 418-522-1209 poste 2

Six degrés de liberté de Nicolas Dickner

Résumé français

Où l'on raconte l'histoire d'une jeune fille qui désire repousser les limites de l'expérience humaine, d'un hacker qui veut optimiser la circulation mondiale des bananes et des coussins, d'une employée de la GRC qui rêve d'en finir une bonne fois pour toutes avec la géographie, d'un septuagénaire qui perd un boulon, d'une acheteuse compulsive bipolaire, de six perruches et d'un chat intermittent, tous unis dans un jeu de société à l'échelle planétaire dont personne ne connaît les règles.

Résumé anglais

Lisa was Erik's first hack. Both raised in a small town, the two kids soon became inseparable, despite their diferences. Erik is the lonely type, always hidden behind a computer screen, coding under the scrutinous eyes of his two pet budgies. While she's dreaming of travels and leaving her boring village to see the world. Ironically, Erik will be the first to leave for Denmark with his mother. There, he'll be recognized as a reclusive genius of programming. Lisa will move on but still remains stuck without any money to fulfill her dreams of travels. One day, she decides it's time to go. Erik and her will find a way to get her to travel in the shadows of our system… hidden from the rest of the world in a container. With the CIA and the RCMP suspecting the container to be dangerous, the race for Lisa begins…

One of the most original voices of his generation, Nicolas Dickner has woven an intricate and fast-paced tale about individual freedom and the quest for meaning in a world where everything is planned, coded, organized. Can we live and not exist ? Filled with wit, humor and quirky thoughts on modern life, Les six degrés de liberté is a delicious romp through our egotic times in the spirit of Douglas Coupland, Irvine Welsh and Nick Hornby.

Biographie

Nicolas Dickner est né à Rivière-du-Loup, a voyagé en Amérique latine et en Europe avant de jeter l'ancre à Québec puis à Montréal, où il vit aujourd'hui avec sa famille. Il signe en 2005 *Nikolski*, qui remporte le Prix des libraires du Québec, le Prix littéraire des collégiens ainsi que le prix Anne-Hébert et qui est, à ce jour, traduit dans une dizaine de langues. *Tarmac*, son deuxième roman paru en 2009, est également traduit dans plusieurs pays. En compagnie de Dominique Fortier, il signe *Révolutions* en 2014. *Six degrés de liberté* est son troisième roman.

Échos de la presse

« On reconnaît bien là le redoutable esprit analytique qui fait de Nicolas Dickner l'un des écrivains les plus intéressants de sa génération. Cette intelligence incisive, alliée à un hu-mour irrésistible, parcourt le roman comme un fil conducteur et nous guide là où on ne pensait pas aller. Il suffit de se laisser transporter. »
L'Actualité

« *Six degrés de liberté* est encore plus riche [que ses précédents romans, à tous les points de vue. Davantage maîtrisé. Tellement bien orchestré, dosé. »
Le Devoir

Échos de la presse (suite)

« Brillant, fin et poétique avec des moments de pur bonheur de lecture ! On lit avec le sourire aux lèvres, c'est un livre qui rend heureux. Il faut le faire lorsqu'on parle de conteneurs. »
Bernier et Cie, Radio-Canada

« J'ai été séduit par l'écriture, c'est mieux écrit que 95% des romans québécois. » Marc Cassivi, Bazzo.tv

« Si le brillant auteur de *Nikolski* explique avoir utilisé "le même arsenal, mais en ex-plorant autre chose", *Six degrés de liberté* reste du Dickner pur jus. Le roman est ainsi porté par la même intelligence fine, la même écriture précise et fluide au rythme implacable, le même plaisir du jeu de pistes teinté d'ironie, la même culture geek – et culture tout court –, le même univers toujours un peu décalé peuplé de pirates infor-matiques et de personnages solitaires et obsessifs. »
La Presse

« Une fiction originale, à portée quasi métaphysique. *Six degrés de liberté*, véritable baume contre l'ennui, fait foi du grand talent de Dickner. »
Impact Campus

« Tout s'imbrique parfaitement, c'est brillant et intelligent. »
Rafaëlle Germain, *Bazzo.tv*

« Un fabuleux jeu de piste où l'on retrouve avec bonheur l'auteur du best-seller *Nikols-ki*. On aime : Le conteneur comme machine à rêver, poétique st subversive, grâce à la finesse de l'auteur. L'humour réjouissant et incisif de ce dernier. La bulle de tendresse dans laquelle il enferme les deux aventuriers. Le rythme fébrile de la narration. » *Châtelaine*

« Dickner signe un roman foisonnant, miroir impeccable de notre société en pleine mondialisation accélérée, et qui, avec toutes ses références délirantes, est complète-ment remarquable! »
Les Libraires

« J'aime chez Dickner cette façon extraordinaire qu'il a de raconter une histoire. Vrai-ment très réussi! »
Médium Large, Radio-Canada

« Nicolas Dickner nous surprend jusqu'à la dernière page, son roman ressemblant à une quête d'absolu réunissant haute technologie et humanisme, version 21e siècle. » *Le Canada Français*

« C'est un roman d'action et d'amitié. Presque chaque phrase nous fait sourire. »
Cet après-midi, Radio-Canada

« Style vivant, narration malicieuse, personnages singuliers : Nicolas Dickner nous of-fre encore une lecture délectable. »
Nightlife.ca

" Dickner is a true storyteller, and has a light touch with what could be weighty specifics of coding and container shipping. His prose is wry and witty, if sometimes a little insistently clever [...]. The energetic style, here skillfully reproduced in English by Lederhendler, reflects his characters' curiosity and drive. "
Montreal review of books

CET ÉCRAN A ÉTÉ PARTAGÉ À PARTIR DE LA PRESSE+

Édition du 15 mars 2015, section ARTS, écran 2

ROMAN QUÉBÉCOIS

DICKNER SANS FRONTIÈRES

LE ROMAN DU CONTENEUR

Six degrés de liberté Nicolas Dickner Alto, 381 pages En librairie mardi

JOSÉE LAPOINTE
LA PRESSE

Nicolas Dickner n'avait pas lancé de roman depuis *Tarmac*, il y a six ans. Mais il n'a pas chômé pendant tout ce temps, assure-t-il, puisqu'il a publié un recueil de chroniques, écrit *Révolutions* avec Dominique Fortier, livre inclassable basé sur le calendrier révolutionnaire, fait beaucoup de traductions. Et surtout, il a écrit *Six degrés de liberté*, son troisième roman qui sera en librairie mardi. « Ça faisait cinq ans que j'y travaillais. Je n'ai pas attendu des années avant de m'y mettre. »

Si le brillant auteur de *Nikolski* explique avoir utilisé « le même arsenal, mais en explorant autre chose », *Six degrés de liberté* reste du Dickner pur jus. Le roman est ainsi porté par la même intelligence fine, la même écriture précise et fluide au rythme implacable, le même plaisir du jeu de pistes teinté d'ironie, la même culture *geek* – et culture tout court –, le même univers toujours un peu décalé peuplé de pirates informatiques et de personnages solitaires et obsessifs.

« C'est vrai que j'ai mis en scène des personnages particulièrement obsédés dans mes romans, c'est devenu un peu ma marque de commerce. Mais bon, je trouve que ça fait des gens intéressants, même dans la vie, parce qu'ils sont entiers, investis. »

— Nicolas Dickner

Nicolas Dickner ne peut s'en cacher et c'est évident même en le lisant : il est lui-même doté d'une personnalité obsessive. « Mais en même temps, c'est un mécanisme d'écrivain. Quand tu travailles quatre, cinq ans sur un truc, si tu n'es pas obsédé… »

Cette fois, son obsession s'est dirigée vers les conteneurs. Une fascination qui dure depuis très longtemps, et qu'il est conscient d'avoir alimentée au-delà du nécessaire. « Je me suis abonné à plein de sources spécialisées pour les gens de l'industrie, des flux RSS, des périodiques, des forums, des sites web… » Il est ainsi devenu incollable sur l'univers du transport maritime, parfois même en avance sur tout le monde !

Mais alors qu'il existe beaucoup d'essais, d'articles et de documentaires sur cet aspect du commerce mondial, le « roman du conteneur », comme il dit, n'existait pas encore.

C'est chose faite avec *Six degrés de liberté*, dans lequel Lisa, jeune femme au présent et à l'avenir flous, et Éric, crack de l'informatique devenu star du monde des affaires au Danemark, organisent une vaste entreprise pour transformer un conteneur de 40 pi en moyen de transport autonome. En parallèle (ou presque), Jay, ex-pirate informatique qui travaille pour la GRC sous une fausse identité, suit la progression d'un port à l'autre d'un conteneur surnommé Papa Zoulou, qui semble échapper à tous les contrôles.

Un résumé, précisons-le, qui est bien en deçà de toutes les ramifications, éclairs et amusements de ce roman réjouissant et brillant d'un bout à l'autre.

DÉTOURNEMENT

Dickner aime les détournements de sens et le livre en est plein – le titre du roman par exemple, *Six degrés de liberté*, est en fait un terme d'ingénierie qui désigne les six mouvements possibles d'un objet dans l'espace. « En fin de compte, ça n'a rien à voir avec la liberté comme telle. Mais ça désigne comment Lisa cherche à se libérer. »

À l'instar de Lisa qui aménage un conteneur pour y vivre pendant des semaines, Nicolas Dickner estime avoir lui aussi utilisé l'objet de manière subversive. « C'est un détournement de sens, elle investit le paradigme comme si c'était un truc romantique. Moi j'ai fait la même chose. J'ai pris un objet qu'on ne voit jamais sous cet angle, surtout pas en fiction, où en théorie il faut utiliser des sujets sexy. Et je l'ai rendu, je crois, un peu sexy… »

Tout peut être poétique, donc ? « Oui, poétique, anthropologique. Tout est embrassé par la culture, rien ne lui résiste. »

LA BEAUTÉ DU GESTE

Il ne faut « jamais baisser les bras devant l'adversité, toujours retourner se battre », constate le personnage Lisa au début de l'histoire. La jeune patenteuse réalise en fait que l'important n'est pas tant le résultat que le travail qui y a mené – elle ira très loin dans cette direction, les autres personnages aussi.

C'est la beauté du geste qui compte, quoi, et cette maxime pourrait s'appliquer au travail de l'écrivain. Et encore plus à celui de Nicolas Dickner : les 380 pages de *Six degrés de liberté* sont truffées de sens cachés, d'indices, de répétitions, de citations, d'une foule de détails subtils et invisibles à l'œil nu.

Il y a quelque chose de quasi héroïque dans cette manie qu'il a d'insérer toutes sortes d'éléments qui ont peu de chance d'être décelés par les lecteurs – « Je m'amuse avec ça, c'est central pour moi, mais en même temps ce n'est pas fait pour être vu… » Tout comme le temps qu'il a pris – deux ans –

pour structurer son roman, qui comporte deux histoires dont la ligne de temps ne va pas à la même vitesse.

Il l'admet, *Six degrés de liberté* est son livre le plus ambitieux techniquement.

« Une fois que tu t'es donné une structure, tu dois la respecter sans faille. Je ne soupçonnais pas que ce serait un travail d'horlogerie fine à ce point. » — Nicolas Dickner

Après autant d'années de travail, de doutes, de recommencements, de coupes – il a jeté des chapitres entiers aux poubelles –, Nicolas Dickner est surtout soulagé de voir le livre enfin publié. Lui qui a vraiment cartonné avec son premier roman *Nikolski* – 80 000 exemplaires vendus seulement au Québec, des dizaines de milliers d'autres à l'étranger – n'a cependant pas d'attentes particulières.

« Le stress, je l'ai vécu avec *Tarmac*. C'était un cauchemar. Là je suis satisfait du livre, je pense que c'est mon meilleur, je crois que j'ai réussi à m'améliorer d'un livre à l'autre. Mais j'ai constaté qu'il n'y a pas de lien objectif clair, de manière générale, entre la qualité d'un texte et sa réception. Alors j'y pense, ça me titille un peu, mais pas plus. Et c'est très libérateur. »

SIX DEGRÉS DE LIBERTÉ, DE NICOLAS DICKNER

« Lisa respire à fond et regarde le plafond. Il faudrait d'abord déterminer ce qu'est l'expérience humaine au juste. Elle pense à sa mère, debout au centre d'un immense IKEA, et à son père assoupi dans son cubicule longue durée, elle pense au Domaine Bordeur et à monsieur Miron qui tente de démarrer sa Datsun, et même à Edwin Schwartz sur sa mezzanine, et elle pense à elle-même, assise morose dans une salle de classe sans fenêtres, en train d'assimiler des équations et des constantes – et, soudain, *ça* la frappe de part en part, depuis le sommet de son crâne jusque dans sa moelle épinière, ça traverse ses vertèbres comme les perles d'un collier, ça descend dans sa jambe droite et ça ressort par le gros orteil en laissant derrière une sensation d'engourdissement et une odeur de cuir grillé. »

Ce texte provenant de La Presse+ est une copie en format web. Consultez-le gratuitement en version interactive dans l'application La Presse+.

Le Devoir
Journal
22 mars 2015

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le troisième roman de Nicolas Dickner, *Six degrés de liberté*, nous plonge dès le départ dans une certaine étrangeté. L'impression que le roman est déjà commencé.

Repousser les limites de l'expérience humaine

C'est foisonnant, rocambolesque. Le troisième roman de Nicolas Dickner, *Six degrés de liberté*, nous plonge dès le départ dans une certaine étrangeté. L'impression que le roman est déjà commencé. Qu'on déboule au milieu de l'hirsute comme un cheveu sur la soupe.

Première phrase: *«Lisa pense à l'argent.»* Bon, ça va, jusque-là. Puis on enchaîne: *«Masque à gaz sanglé sur le visage, fourche à la main, elle jette par la fenêtre du grenier des galettes de guano et de gangrène, des squelettes de rhinocéros et des manteaux de vison grouillant de mites — et elle pense à l'argent.»* Sur quelle planète sommes-nous tombés?

Où sommes-nous? Qui est Lisa? Que fait-elle au juste? Pourquoi le masque à gaz? Et pourquoi ce besoin d'argent? Chaque chose en son temps. On apprendra tout cela le moment venu. Mais déjà ça fait image, ça frappe. Ça titille. On n'est pas dans un univers au ras des pâquerettes, c'est le moins qu'on puisse dire.

À la fin du premier chapitre, on saura déjà que Lisa a 15 ans, qu'elle vit dans un petit bled, rêve de partir à la conquête du monde: *«Elle échafaude des tours de Babel et des voyages autour du cap Horn, des traversées du Sahara et des accélérateurs de particules, mais l'argent — même en quantités modestes — manque sans cesse pour mener le moindre projet à terme.»*

En attendant de faire mieux, Lisa occupe son été à vider et remettre en état, avec son père, Robert, *«rénovateur professionnel»*, une vieille maison délabrée. Ah oui: elle trouve, dans le magma de vieilleries, de vieux appareils photos que son père lui permet de garder (on apprendra plus tard ce qu'elle en fera, mais cela a à voir avec son besoin d'argent). On saura déjà, aussi, qu'elle a un ami fidèle, Éric, crack d'informatique et amateur de perruches (on ne tardera pas à comprendre qu'il souffre d'agoraphobie, ce qui fait qu'il ne quitte jamais sa chambre, propre et à l'ordre, tel un sanctuaire).

L'air de rien, tout est en place: ces éléments vont jouer un rôle clé dans l'histoire. Entamons le chapitre 2. Oups: plus de Lisa. Plus de Robert ni d'Éric non plus.

À la place, une certaine Jay: *«Après sept années d'hibernation, Jay débarque à l'aéroport Trudeau avec son passeport encore tiède, sa lettre d'autorisation couverte de cachets et de signatures, et un simple sac en bandoulière. Pas de bagages à enregistrer. Les autorités lui ont accordé soixante-douze heures, elle s'est équipée pour soixante-douze heures.»*

Mystère. Qui est cette femme? Que vient-elle faire dans l'histoire? Où s'en va-t-elle? Et que veut dire cette lettre d'autorisation? Encore là, tout viendra à point à qui sait attendre. Tout, ou presque. L'auteur commence d'abord par nous surprendre. Ensuite, il laisse les choses se placer comme par enchantement. Ça s'emboîte merveilleusement.

On retiendra entre autres que cette Jay, qui est à l'aube de la quarantaine, a dans une autre vie été arrêtée pour fraude. Étonnant mais vrai, on lui a proposé, moyennant un changement d'identité et la restriction de ses mouvements, l'arrangement suivant: *«Jay pourrait sortir de prison et purger sa peine en travaillant pour la Gendarmerie royale du Canada.»* Elle officie donc depuis sept ans comme analyste de données aux fraudes économiques.

La structure du roman comme telle est double. En alternance, on verra évoluer Lisa et ses proches d'un côté, Jay et ses collègues de bureau de l'autre. Jusqu'à ce que leurs chemins se rencontrent.

Conteneur fantôme

D'une part, on assistera aux préparatifs minutieux d'un voyage autour du monde en solitaire, dans un conteneur réfrigérant transformé en habitacle tout confort. Pistes brouillées, tours de passe-passe informatiques vertigineux. Alliage fantastique entre les nouvelles technologies exploitées avec une folle inventivité et l'abolition des frontières.

Comme le dit Lisa à son ami Éric, installé entre-temps au Danemark avec sa mère et devenu millionnaire grâce à ses entreprises de logiciels: *«On vit une époque de cul où toutes les inventions extraordinaires finissent par devenir insignifiantes. La technologie devrait, je sais pas, repousser les limites de l'expérience humaine, non?»* C'est bien ce qu'ils vont s'employer à faire de concert.

D'autre part, on verra la GRC mener une enquête sur un conteneur fantôme. Toutes les pistes seront envisagées, à commencer par une attaque terroriste. C'est finalement une enquête en solitaire, secrète, non approuvée par la direction, qui mettra au jour la vérité.

On retrouve dans *Six degrés de liberté* certaines marques reconnaissables du style, de la façon de faire et de l'univers de l'écrivain natif de Rivière-du-Loup. On songe nécessairement à son *Nikolski* (Alto), qui l'a mis au monde comme romancier il y a dix ans, salué par rien de moins que le Prix des libraires du Québec, le Prix littéraire des collégiens et le prix Anne-Hébert.

Déjà, on suivait là en parallèle trois personnages singuliers — dont l'un revient d'ailleurs sous les traits de Jay dans *Six degrés de liberté*. On finissait par découvrir les liens qui les unissaient à leur insu. On voyageait beaucoup. On abordait le nomadisme, l'immigration, l'errance, sur fond de hasards et de coïncidences.

Dans *Tarmac* (Alto) ensuite, on suivait en parallèle le destin de deux adolescents, sur fond de fin de monde. Encore là, beaucoup de déplacements. Beaucoup de hasards. Et d'imagination déployée.

Six degrés de liberté est encore plus riche, à tous points de vue. Davantage maîtrisé. Tellement bien orchestré, dosé. Toujours ce souci du détail. Et ce souci du social, du contexte mondial, de l'évolution des mentalités. Mais là où vraiment Nicolas Dickner se renouvelle, c'est dans le surplus d'âme, la grande dose d'humanité qu'il insuffle à ses personnages.

SIX DEGRÉS DE LIBERTÉ
Nicolas Dickner
Alto
Québec, 2015, 392 pages

CLUB DE LECTURE

LE LIVRE DU MOIS

LE CHOIX CHÂTELAINE

Six degrés de liberté

Le troisième roman de **Nicolas Dickner** est un fabuleux jeu de piste où l'on retrouve avec bonheur l'auteur du foisonnant best-seller *Nikolski*. *par* MONIQUE ROY

L'HISTOIRE

À Montréal, un conteneur disparaît du radar du transport maritime. Craignant l'acte d'un « Al-Qaïda canadien », toutes les polices se mobilisent pour mettre la main sur ce mastodonte réfrigéré baptisé Papa Zouloù. Sur ses traces vont se croiser des enquêteurs non autorisés et drôlement allumés. L'auteur emprunte le mode du thriller pour raconter une extravagante odyssée.

LES PERSONNAGES

Lisa et Éric, amis « à la vie à la mort » depuis l'enfance. Lisa, jeune femme réfractaire à la banalité réductrice de l'existence, recherche « l'antidote au vertige originel ». Éric, prodige informatique agoraphobe, claustré dans un loft au Danemark, devient un entrepreneur multimilliardaire. Jay, ancienne fraudeuse reconvertie en agente de la GRC, change d'identité comme de tailleur ; elle a habité un temps à Tête-à-la-Baleine (clin d'œil à *Nikolski*).

ON AIME

Le conteneur comme machine à rêver, poétique et subversive, grâce à la finesse de l'auteur. L'humour réjouissant et incisif de ce dernier. La bulle de tendresse dans laquelle il enferme les deux aventuriers. Le rythme fébrile de la narration.

DANS NOTRE SITE
Lisez le premier chapitre de notre livre du mois. **chatelaine.com/extrait**

L'AUTEUR
Nicolas Dickner

Né à Rivière-du-Loup en 1972. Après ses études, il voyage au Pérou, en Allemagne (d'où est originaire sa famille). Retour à Québec où, en 2005, il publie un premier roman, *Nikolski*, qui remporte plusieurs prix et est traduit en une dizaine de langues. Suivront *Tarmac*, en 2009, et *Révolutions*, en 2014, écrit avec Dominique Fortier. Avec sa femme et leurs deux enfants, il s'installe à Montréal, où leurs effets ont été acheminés par conteneur. Est-ce là l'étincelle de laquelle a jailli ce dernier roman ? Il faut chercher ailleurs. « Tout a commencé par *Fish Story*, le livre qu'Allan Sekula [photographe et écrivain américain] a consacré au monde du transport maritime. C'est là que j'ai compris que le conteneur n'est pas qu'économique ou industriel, mais qu'il a une portée politique, imaginaire et domestique. » Et l'imaginaire, chez Nicolas Dickner, est un riche, très riche terreau...

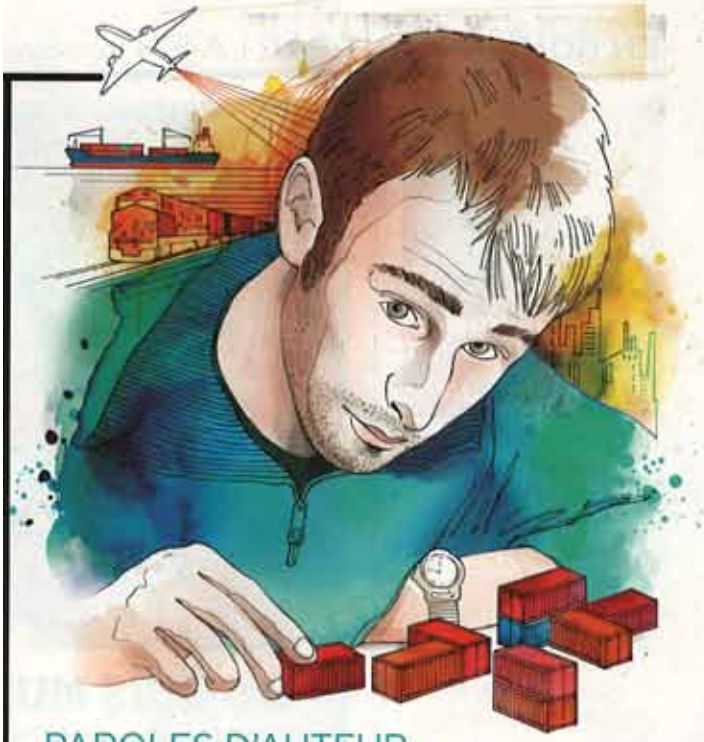
ALTO, 392 PAGES

2 CRITIQUES DU CLUB

J'ai aimé le récit soigné, méticuleux qu'a construit l'auteur, qui y va de tout son arsenal littéraire – descriptions justes, comparaisons imagées – pour imprégner le lecteur de son univers singulier, tel un réalisateur de cinéma. Captivant et émouvant. 10/10 MARIELLE GAMACHE, QUÉBEC

J'ai aimé la virtuosité de l'auteur. Pour moi, ce roman est une réussite quant à la technique. Il n'a toutefois pas réussi à me fasciner au point que j'en fasse un coup de cœur. 7/10 YANNICK OLLASSA, SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU

DANS NOTRE SITE Lisez toutes les critiques de notre Club de lecture. **chatelaine.com/clubdelecture**



PAROLES D'AUTEUR

Nicolas Dickner nous transporte

« Tous les biens qu'on achète transitent par le transport intermodal », explique Nicolas Dickner au sujet du demi-milliard de conteneurs qui circulent actuellement par bateau, par camion ou par train sur la planète. « Les chiffres dépassent l'entendement. »

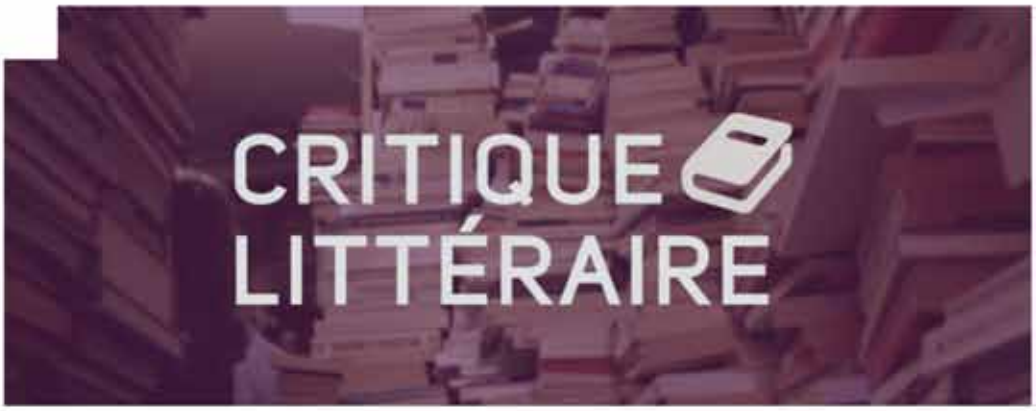
Les proportions ahurissantes de cette industrie ont tellement frappé l'auteur de *Nikolski* et de *Tarmac* qu'il a voulu les apprivoiser par la fiction. Son nouveau roman, *Six degrés de liberté*, est donc à la fois une enquête sur un conteneur clandestin qui fait le tour du monde, et un portrait nuancé et global du transport intermodal. « Je suis fasciné par l'extraordinaire réalisation que ça représente, dit-il. Quand je le compare, dans le roman, au réseau routier romain, je le crois vraiment. »

Tout un univers qu'on est conditionné à ne pas voir, dit-il, d'abord parce qu'on ne peut pas savoir ce que cachent les conteneurs, mais aussi parce que les quais et les compagnies de transport, qui occupaient autrefois les centres urbains, ont migré en banlieue. « Il y a maintenant, à la lisière des villes, d'immenses territoires inaccessibles dont l'invisibilité rappelle un peu l'anonymat des banques suisses. »

Selon Nicolas Dickner, ce monde secret a sa géographie particulière. « Le volume cumulatif des conteneurs forme une sorte de continent en pièces détachées. Un des personnages du roman a forcément envie de s'introduire dans cet immense espace inexploré et interdit. »

On reconnaît bien là le redoutable esprit analytique qui fait de Nicolas Dickner l'un des écrivains les plus intéressants de sa génération. Cette intelligence incisive, alliée à un humour irrésistible, parcourt le roman comme un fil conducteur et nous guide là où on ne pensait pas aller. Il suffit de se laisser transporter. (*Six degrés de liberté*, par Nicolas Dickner, Alto, 392 p., 25,95 $) **M.D.**

Impact Campus
Journal
16 mars 2015



Critique littéraire : Six degrés de liberté de Nicolas Dickner

16 mar 2015 Écrit par Anne-Marie Bilodeau *dans* Arts & culture, Littérature *Tags* Critique littéraire, Nicolas Dickner, Nikolski, Six degrés de liberté

Où t'es Papa Zoulou, où t'es?

Dans le domaine de la mécanique, les six degrés de liberté réfèrent aux possibilités, limitées, qu'ont les solides de se mouvoir dans l'espace. *Six degrés de liberté*, c'est aussi le titre du très attendu troisième roman de Nicolas Dickner, dans lequel la notion sera métaphoriquement mise à l'épreuve.

Dickner, à qui l'on doit notamment l'excellent *Nikolski* (2005), demeure fidèle à son style et intercale, tout au long de *Six degrés de liberté*, deux récits qui seront irrémédiablement liés. Étalées sur une cinquantaine de chapitres, les existences morcelées de Lisa et de Jay se nouent pour former une œuvre fascinante, tissée de main de maître.

À 13 ans, Lisa élabore des milliers de projets qui ne peuvent franchir le stade embryonnaire, faute de capitaux. Cette impuissance, doublée de l'impression d'être enchaînée au petit village où elle réside avec son père, ne fera pourtant jamais vaciller l'inextinguible flamme de son imagination. Quand son meilleur ami Éric, exilé au Danemark suite au remariage de sa mère, il bâtit un empire et devient millionnaire grâce à ses talents en informatique, Lisa pourra enfin financer une de ses lubies et « repousser les limites de l'existence humaine ».

Pour Jay, la captivité prend une autre forme. Condamnée pour vol d'identité, elle purge sa peine au service de la GRC, dans un petit bureau où ses talents ne peuvent être valorisés. En cette *hacker* autodidacte, le lecteur averti de Dickner identifiera la loyce de *Nikolski* qui, à l'instar d'une de ces ancêtres, souhaitait devenir pirate. Maintenant presque quarantenaire, Jay/Joyce vit en automate, jusqu'à ce qu'un mystère pique sa curiosité et anime en elle la fibre du détective.

Ce qui relie Lisa et Jay, c'est Papa Zoulou, un conteneur réfrigéré de 40 pieds qui, en disparaissant de plusieurs ports mondiaux, attire l'attention de la GRC. De son propre chef, Jay enquêtera sur cette espèce de troisième personnage principal, dont les déplacements aux quatre coins du monde suivent ses propres règles – ou degrés de liberté, en quelque sorte.

À la faveur de la douce folie des protagonistes, l'union de ces fils narratifs hors du commun engendre une fiction originale, à portée quasi métaphysique. *Six degrés de liberté*, véritable baume contre l'ennui, fait foi du grand talent de Dickner. Sa prose, simple, fluide, invariablement recherchée et truffée de références actuelles, nuance les moments plus lourds où les rêves butent contre une réalité décevante. Cette nouveauté dans l'écriture de Dickner, qui a toujours été empreinte de légèreté et d'humour, rendève toutefois rien à la fraîcheur de sa plume.

Somme toute, le roman, sans longueur, se dévorera par le lecteur ludique, comme par celui qui, plus attentif, pourra savourer un souci du détail certainement maniaque.

Littérature québécoise

LES VERTUS DE L'OUBLIABILITÉ

Michel Biron

Nicolas Dickner a le sens des images fortes : après la boussole légèrement déréglée de *Nikolski*, son premier roman, voici l'histoire d'un conteneur réfrigéré transformé en une capsule habitée durant des mois par une voyageuse de dix-huit ans. *Six degrés de liberté* raconte cette version postmoderne du *Tour du monde en 80 jours* à partir de deux récits alternés, celui de la jeune Lisa qui rêve de « repousser les limites de l'expérience humaine », et celui d'une pirate informatique, Jay, lectrice du troisième volume des œuvres complètes de Jules Verne qu'elle a découvert par hasard sur un trottoir tout en étant obligée de collaborer avec la GRC pour ne pas croupir en prison. Celle-ci traque celle-là et donne une étonnante intensité dramatique à un récit qui toutefois relève moins du polar que de la fable poétique.

La construction est astucieuse et efficace comme un jeu parfaitement maîtrisé. L'impressionnant travail documentaire, le style précis et le ton allègre de l'auteur parviennent à faire tenir debout ce qui peut sembler, au départ, une idée assez farfelue. Quel intérêt en effet de vouloir se mettre soi-même en boîte pour faire le tour du monde au nez et à la barbe de tous les services de renseignements de la planète ? La réponse est simple : il n'y a pas de but en dehors de l'expérience elle-même. Lisa n'espère aucun bénéfice de son odyssée, sinon le plaisir d'une prouesse qui tient à la fois de la clandestinité politique, du sport extrême et du hacking de haut niveau. Elle n'est ni radicalisée ni louve solitaire. Son périple n'a rien à voir avec un quelconque complot terroriste, même s'il s'inscrit dans un climat d'anxiété mondialisée. La beauté de l'exploit n'en est que plus pure, plus désintéressée, plus séduisante. Une beauté à la fois scientifique et poétique, à l'instar de la métaphore du titre, *Six degrés de liberté*, empruntée à un domaine habituellement peu fréquenté par les poètes, celui du génie nautique. Pour ceux que cela intéresse, ce titre renvoie aux différents axes de rotation d'un véhicule dans l'espace. Le conteneur, on l'aura compris, constitue ici un véhicule hautement symbolique.

Il peut renfermer toutes sortes de choses, à commencer par des déchets. Lisa a quinze ans au début de l'histoire et s'occupe de vider le grenier d'une maison en ruine que son père veut rénover. Nicolas Dickner aime observer la société à partir de ce qu'elle jette. « Les déchets ont toujours été un important marqueur de classes sociales », explique son narrateur, qui suggère à Mark Zuckerberg d'inciter les amis de Facebook à publier le contenu de leurs poubelles plutôt que leurs goûts musicaux ou alimentaires. Les poubelles ne mentent pas : elles dévoilent ce que l'on est plus sûrement que ce que l'on exhibe. Le roman n'est plus un miroir que l'on promène le long du chemin, comme au temps de Stendhal, mais un conteneur transparent dans lequel s'accumulent des ordures en tous genres que l'écrivain se fait un malin plaisir de récupérer. Rien d'obscène, rien de spectaculaire, mais tout ce qui traîne suscite sa curiosité, car il y a toujours moyen d'imaginer des vies derrière ce que les gens mettent au rebut.

C'est ce que fait par exemple Jay pendant qu'elle surveille les données des cartes de crédit sur son ordinateur : « Elle tâche d'imaginer, derrière la froide façade de ces chiffres, les destins qui se font et se défont, la vie qui avance comme une coulée visqueuse de skis de fond et de scooters, de trios souvlaki, de fichiers MP3, de romans de gare, de vibrateurs, d'essence ordinaire, de pneus d'hiver, de massages californiens et de clous à toiture, d'armoires IKEA, de bretzels au chocolat aromatisés à la menthe, de nettoyeur à vitre et de sacs à ordures. » Elle est comme le romancier, mais tous les personnages semblent des romanciers en puissance tant ils s'affairent à créer de l'ordre dans un flux d'informations qui semble sans

fin. Tous font des listes, se passionnent pour des détails triviaux ou incongrus, décomposent la matière, mesurent le temps qui passe, pèsent leurs mots, bref tous vivent leur quotidien avec une précision si maniaque qu'on les dirait issus d'une famille d'autistes fonctionnels.

Ces personnages ont effectivement en commun de vivre dans une sorte de bulle, « en mode Asperger », comme le remarque le narrateur à propos de Jay travaillant avec ses écouteurs sur les oreilles. La société existe, mais très peu. Parfois, ils ne la supportent tout simplement pas, comme Éric, l'ami d'enfance de Lisa, hacker génial qui souffre d'agoraphobie. Ils sont l'un pour l'autre comme un frère et une sœur, un duo aussi exclusif, asocial et platonique que des personnages de Réjean Ducharme. Ils sont totalement absorbés par leur monde, celui des geeks. Ce sont des obsessionnels pour qui la *libido sciendi* prend toute la place : il n'y a pas l'ombre d'une scène à caractère sexuel dans le roman, et c'est comme si la question du désir n'avait guère d'importance pour ces personnages qui ne veulent entrer en conflit – et donc en relation – avec personne. Ils sont trop occupés à s'instruire, à élaborer des projets invraisemblables. Ils n'ont pas d'ambition précise, mais ce ne sont pas des *losers*. On s'étonne à peine d'apprendre vers le milieu du roman qu'Éric est devenu millionnaire à dix-huit ans grâce à ses talents de programmeur-hacker. On n'est guère surpris non plus de le voir déménager à Copenhague avec sa mère, son beau-père et bientôt une demi-sœur. Il ne sort pas plus de chez lui que du temps où il vivait dans la région de Montréal : Copenhague, Huntingdon ou le milieu des océans, c'est du pareil au même à l'ère de Skype.

Lisa, Éric et Jay habitent un univers à la fois miniature et infiniment renouvelable. Ils s'inventent un monde en véritables champions du « *do it yourself* », comme le prouve Lisa lorsqu'elle met à profit le savoir-faire hérité de son père pour retaper son conteneur mobile. Du passé ils prennent ce qui leur convient, oublient ce qui les dérange. *Six degrés de liberté* est une fable sur la mémoire et sur l'identité qui s'exprime aussi à travers les manies de personnages secondaires, comme la mère de Lisa qui lutte contre sa dépression en visitant de façon compulsive le magasin IKEA, ou encore son père atteint de la maladie d'Alzheimer. L'oubli est une sorte de vertu, une façon de ne pas trop souffrir. À condition d'être bien dosé, comme l'illustre une scène emblématique au cours de laquelle Lisa et Éric prennent soin de donner à leur conteneur fantôme un code qui obéisse à la règle suave de « l'oubliabilité ». Ce sera « PZIU 127 002 7 », qui leur semble « raisonnablement oubliable » et tout de même « assez esthétique ». L'identité, chez Nicolas Dickner, tend vers l'oubliabilité : on veut repousser les limites de l'expérience humaine, mais incognito.

Se faire oublier, passer inaperçu, changer de lieu, renoncer à son identité : tout ce que font les personnages du roman tourne autour de ce même motif de l'oubliabilité. Ce n'est pas un hasard si Jay a d'abord été reconnue coupable de vol d'identité avant de signer son entente secrète avec la GRC, qui l'oblige à changer de nom et à rompre avec son passé. Elle a consenti à « son effacement de la surface de la planète » parce qu'elle n'avait guère le choix, mais aussi parce qu'elle n'avait pas grand-chose à perdre. Ce personnage, comme les autres, s'épanouit en s'effaçant, se reconnecte aussi facilement qu'il se déconnecte. Il n'y a pas de frontières à son épreuve, chaque surface devient une interface.

Le tour de force de Nicolas Dickner est de rendre cette mécanique attachante, de réussir à créer de véritables personnages malgré le côté fabriqué de son scénario. Ces personnages si légers et désinvoltes ont les deux pieds sur terre, et l'absence de pathos ne les rend pas insensibles, bien au contraire. Ils ont une conscience exacerbée de ce que signifie la mondialisation, et on ne s'ennuie jamais en leur compagnie. Ils incarnent au sens fort la mobilité contemporaine, mais ils transforment ce qui peut sembler une simple condition extérieure en une quête pleine de sens. Ils nous enseignent à être attentifs à tout, même à ce qui est dépourvu de beauté, comme ces immenses conteneurs qui acquièrent au bout de réels efforts une nouvelle et improbable légèreté.

À l'automne 2014, Nicolas Dickner a publié avec la romancière Dominique Fortier un curieux ouvrage qui peut se lire, lui aussi, comme un pied de nez aux formes conventionnelles de l'imaginaire. L'idée de départ était simple : chacun devait écrire quotidiennement un petit texte à partir du calendrier républicain mis en vigueur par les révolutionnaires français entre 1793 et 1806. Le jeu a duré un an et a commencé au mois des Vendanges, rebaptisé « Vendémiaire », découpé comme chacun des autres mois en trois décades elles-mêmes divisées en huit noms de végétaux, un nom d'animal et un nom d'outil. La contrainte peut sembler aussi farfelue que l'idée de voyager dans un conteneur, mais l'éditeur a accepté le jeu en produisant un objet joliment illustré qui ne ressemble à aucun genre connu. « Et si ce livre écrit à quatre mains était de ce genre d'hybrides ? Journalmanach ; éphémé-

moires ; calencyclopédie ? » écrit Dominique Fortier. Il n'y a aucune règle précise en dehors de l'obligation d'écrire ce qu'inspirent à chacun la plante, l'animal ou l'outil imaginés par Fabre d'Églantine, l'auteur de ce calendrier voué bientôt à l'oubli. C'est tantôt une anecdote, tantôt une réflexion sur l'étymologie du mot, tantôt un souvenir d'enfance associé à tel fruit ou telle plante, tantôt un retour sur tel roman, tel événement historique, tantôt n'importe quoi.

Le résultat est forcément hétérogène, mais on y voit les deux écrivains toujours en état de création, compulsant leurs dictionnaires, creusant leurs mémoires, déconstruisant certains mots, improvisant une brève chronique, inventant une recette de cuisine, se prenant l'un et l'autre à témoin. En cours de route, le doute surgit et il leur arrive de dire des banalités ou de n'avoir rien à dire, comme à propos du céleri (2 Brumaire). Mais c'est bien davantage l'impression de plaisir qui se dégage de cette entreprise où chacun finit par se dévoiler au fil de l'écriture. On lira ainsi, à partir du mot *aubergine* (26 Vendémiaire), la comparaison éclairante de Dominique Fortier entre un dictionnaire encyclopédique comme le *Petit Larousse* et un dictionnaire étymologique comme le *Petit Robert* : « L'un parlait du monde, l'autre parlait des mots. » Elle avouera ensuite : « Je suis du clan des *Robert*. Les livres – mais aussi les mots – ne me parlent pas d'abord du monde, mais des livres. »

On ne sait pas ce que Nicolas Dickner pense de cette typologie (les deux auteurs s'interpellent, mais ne se répondent jamais, ce qui est dommage). Mais on le devine en lisant par exemple l'entrée du 15 Floréal, jour associé au ver à soie, dans laquelle il reconnaît presque à regret ne savoir écrire que les deux pieds enfoncés dans la matière élémentaire du monde :

J'aimerais parfois que l'écriture d'un roman ressemble à ce qu'en disait Joseph Heller : la longue recherche d'une première phrase, qui mène à une seconde phrase, et à une troisième, et ainsi de suite, à l'instar d'un cocon de bombyx dont on aurait cherché le bout libre afin de le dévider soigneusement.

Mais bon. Je bâtis plutôt mes romans comme un castor bâtit ses barrages. Avec un empirisme violent, enfoncé jusqu'aux genoux dans la vase glacée.

Parler des fleurs, des animaux ou de conteneurs, c'est peut-être, à l'ère du 2.0 et des *selfies*, une forme de résistance, une « révolution » parmi d'autres, pour reprendre le titre de l'ouvrage. Une manière de s'oublier soi-même pour mieux redécouvrir les vertus de ce qui ne nous ressemble pas. ■

SIX DEGRÉS DE LIBERTÉ
Nicolas Dickner
Alto, 2015, 384 p.

RÉVOLUTIONS
Dominique Fortier et Nicolas Dickner
Alto, 2014, 424 p.

Les Libraires
Revue
Été 2015

Les libraires CRAQUENT !

SIX DEGRÉS DE LIBERTÉ

Nicolas Dickner, Alto, 392 p., 27,95$

Avais-je déjà rêvé de voyager dans un conteneur maritime avant de dévorer le roman-événement de Dickner? Jamais. C'est pourtant avec une toute nouvelle fascination pour le *hacking*, une curiosité pour les conteneurs des ports d'Asie et une obsession pour les gens qui purgent leur peine en travaillant pour la Gendarmerie royale canadienne que je referme ce roman. Cette sensationnelle incursion dans la vie de personnages en quête de la liberté absolue est d'une construction infaillible, les deux trames narratives du récit s'imbriquant parfaitement. Dickner signe un roman foisonnant, miroir impeccable de notre société en pleine mondialisation accélérée, et qui, avec toutes ses références délirantes, est complètement remarquable!

Victor Caron-Veilleux Livres en tête (Montmagny)

Nicolas Dickner – *Six degrés de liberté*

Jeu de conteneurs

PHOTO BEN PELOSSE

L'écrivain montréalais Nicolas Dickner, auteur du fameux roman *Nikolski* maintes fois primé, s'est intéressé à l'univers du transport par conteneurs pour son troisième roman, *Six degrés de liberté*. Cette histoire phénoménale présente des personnages réunis dans une espèce de jeu de société à l'échelle planétaire.

MARIE-FRANCE BORNAIS
Le Journal de Québec

Avec son écriture exceptionnelle, Nicolas Dickner a imaginé un univers complexe, mais réaliste, où évoluent des personnages très typés: une jeune fille qui veut repousser les limites de l'expérience humaine, un hacker qui veut optimiser la circulation mondiale des bananes, une employée de la GRC qui veut en finir avec la géographie, un septuagénaire qui perd un boulon, une acheteuse compulsive bipolaire.

«Ça fait cinq ans que je travaille ce roman», dit Nicolas en entrevue téléphonique. «L'un des aspects que j'aime beaucoup travailler, dans tous mes romans, c'est les personnages. La façon dont ils interagissent, la manière dont ils peuvent s'opposer les uns aux autres», explique-t-il.

Nicolas Dickner
Six degrés de liberté
Éditions Alto, 300 pages,
En librairie le 17 mars.

COHÉRENCE

Ce ne sont pas des romans psychologiques. «Il n'y a pas de grandes descriptions de leurs états d'âme et des monologues intérieurs. On n'est pas là-dedans. Mais les personnages sont construits avec une logique interne, une cohérence. Leurs interactions et leurs relations sont très construites. J'y ai consacré beaucoup de temps et beaucoup de réflexion.»

De son propre avis, le roman est difficile à résumer, même s'il est question de conteneur fantôme qui disparaît mystérieusement des écrans radar. «C'est pas un roman qui a un sujet central. Au fur et à mesure que je m'intéressais à la question des conteneurs et que je développais mes personnages, je me suis mis à développer plusieurs aspects de ma question. C'est un roman qui va parfois parler de la claustrophilie – le besoin des espaces clos – et de la claustrophobie», explique-t-il.

ÉCONOMIE GLOBALE

Un sujet est toutefois très important, au-delà des personnages: celui du transport intermodal, de l'économie moderne, de la globalisation. «Ces choses-là qui nous semblent relever de la géopolitique, ou de l'économie, ou de l'économie globale, qui semblent lointaines, abstraites, dont on parle aux nouvelles, sont intimement reliées à nos vies.»

Le roman peut être lu sous différents angles, par exemple celui du roman policier, dans lequel un conteneur fantôme est un objet qui bouge et qu'on veut attraper. «On peut le prendre comme un commentaire sur le monde dans lequel on vit, où le conteneur a une saveur économique ou géopolitique. On peut le prendre comme l'aventure individuelle des personnages, dans lequel cas le conteneur peut prendre une dimension plus métaphorique.»

FASCINANT

Le terminal CAST, fermé au public, l'a fasciné. Il s'est documenté sérieusement. «Je ne pensais pas que c'était si gros. Ils déplacent quand même quelque chose comme 700 000 à 800 000 conteneurs de 40 pieds par année. Ce qui entre, ce qui sort, c'est fascinant. Il y a toutes sortes de choses.»

Les gens, ajoute-t-il, se font une image très lointaine de cette industrie. «Ça a été dérobé à leurs regards. La taille des bateaux porte-conteneurs qui peuvent entrer dans le Saint-Laurent a été augmentée récemment. C'est assez fascinant de voir à quel point un truc de cette taille est parfaitement invisible pour les gens.»

Nicolas Dickner sera présent au Salon international du livre de Québec.

Son premier roman, *Nikolski*, a remporté le Prix des libraires du Québec, le Prix littéraire des collégiens ainsi que le prix Anne-Hébert et a été traduit dans une dizaine de langues.

En 2014, il a signé *Révolutions* avec Dominique Fortier.

Le Soleil
Journal
14 mars 2015

Publié le 14 mars 2015 à 05h00 | Mis à jour le 14 mars 2015 à 05h00

Nicolas Dickner: l'écrivain *nerd*

C'est par le roman *Nikolski,* qui a reçu plusieurs honneurs, que le romancier Nicolas Dickner s'est fait réellement connaître.
Le Soleil, Jean-Marie Villeneuve

[Isabelle Houde](#)
Le Soleil

(Québec) Quand on lui pose une question sur le nombre de conteneurs maritimes qui transitent chaque jour par le port Montréal, Nicolas Dickner fait ni une ni deux, il sort son cellulaire et fait la division, à partir de chiffres mémorisés. Résultat : «Il y a près de 1700 mouvements de conteneurs par jour», annonce-t-il, attablé devant une pizza.

Un peu *nerd*, Nicolas Dickner? Le principal intéressé ne le nie pas. Il y a plusieurs années, «bien avant que ce soit à la mode», il se réclamait plutôt d'être un *geek*, «un genre de *nerd* qui boit du vin», rigole-t-il.

Mais voilà, pour un auteur, le sens des mots est important, et il semblerait que la sémantique autour des termes *nerd* et *geek* ait évolué. Il cite pour preuve une étude produite par une chercheuse qui a fait de l'exploration de données sur Twitter.

«Elle s'est rendu compte que le mot *geek* était souvent associé à des objets, des gadgets, des collections, des choses qu'on possède, alors que le *nerd* est associé à l'apprentissage de certaines choses», nuance Dickner. «Le *geek* est beaucoup plus dans la possession, alors que le *nerd* est plus dans le savoir-faire. Je déclare qu'il est temps de réformer ça et de dire que je suis un *nerd*. Je m'assume.»

Voilà qui est réglé.

L'encyclopédie de tous les départs

Nicolas Dickner a grandi à Rivière-du-Loup, le nez dans *L'encyclopédie de la jeunesse*. Ça tombe sous le sens quand on sait que l'écrivain aime classer, quantifier, calculer, comme le nombre de citrons qu'il faudrait pour égaler la puissance de la bombe d'Hiroshima. Pourtant, c'est dans ses cours de math de secondaire, où il s'ennuyait ferme, que le romancier a commencé à gribouiller des pamphlets vitrioliques et autres versions punk de contes pour enfants, qu'il faisait circuler «sous le manteau» - c'était avant le temps des réseaux sociaux.

Après une brève exploration cégépienne des arts plastiques, il déménage ses pénates dans la ville universitaire la plus proche, Québec, pour se recentrer sur la littérature.

C'est avec sa propre *Encyclopédie*, celle du petit cercle, qu'il termine sa maîtrise en création littéraire et atterrit une première fois sur les tablettes des librairies. Un prix Adrienne-Choquette et un Jovette-Bernier déjà en poche, l'avenir semble prometteur... et il le sera.

De Lima au quartier Saint-Sauveur

Après avoir bourlingué un brin, passant notamment un an à Lima, au Pérou, comme programmateur de bases de données, Dickner repasse par Québec, où il écrira une bonne part de *Nikolski*, son premier roman, dans un appartement rue Napoléon, dans Saint-Sauveur. «Je travaillais à La Boîte à Pain, qui était un tout nouveau commerce à l'époque. Donc j'écrivais *Nikolski*... et je faisais des sandwichs», se remémore l'écrivain.

Le passage du genre bref de la nouvelle à celui du roman n'a pas été de tout repos, et c'est finalement en Allemagne, grâce

à une résidence de création, qu'il termine le bouquin qui allait réellement le faire connaître.

Nikolski naît en même temps que la maison d'édition Alto, de Québec, en 2005. Prix Anne-Hébert, Prix littéraire des collégiens, Prix des libraires du Québec, inscription à la courte liste de finalistes aux Prix littéraires du Gouverneur général : les honneurs se succèdent, et le premier roman de Dickner prend son envol, pendant que son auteur s'installe à Montréal. «*Nikolski* a eu un parcours parfait. On ne s'attendait pas à ça. Ça a été une courroie d'entraînement», analyse son auteur.

Du côté romanesque, il récidive quatre ans plus tard avec *Tarmac*. «Ça a été tellement simple. Si tous mes livres pouvaient s'écrire comme *Tarmac*! En 24 mois, j'ai fais un bouquin et un bébé. Pas mal, non?» lance-t-il, entre deux bouchées de pizza.

Entre son premier roman et son petit dernier, *Six degrés de liberté*, qui sera en librairie mardi, Nicolas Dickner est devenu une deuxième fois papa et a multiplié les aventures d'écriture : chroniques hebdomadaires dans *Voir*, traductions, écriture en duo - et derrière un pseudonyme, histoire pour enfants...

Enfin la liberté

N'empêche, avec *Six degrés de liberté*, dont il a eu l'idée en plein milieu de la cuisine de son beau-père, dans Saint-Romuald, il s'est, incidemment, enfin donné toute la liberté dont il avait envie.

«Je m'étais beaucoup retenu, avec *Nikolski*, de faire le roman que je voulais, parce que je ne voulais pas perdre les lecteurs. [...] Je n'aurais jamais fait ça, avant, consacrer autant de chapitres à des processus techniques, à donner autant d'explications... J'ai la conviction, acquise depuis 10 ans, que les lecteurs sont beaucoup plus intelligents qu'on voudrait nous faire croire. Les lecteurs ne sont pas bêtes. Ça ne veut pas dire de faire les choses n'importe comment, mais il y a certains compromis que je n'ai pas faits dans *Six degrés de liberté*», tranche-t-il.

Nerd assumé, on disait. «Mais au final, j'ai la même incertitude qu'avec *Nikolski*. Je ne sais pas comment les gens vont réagir», ajoute-t-il en riant.

***

EXTRAIT:

> «*Jay fronce les sourcils. Le conteneur est-il un lieu? Non, pas vraiment. Mais il ne s'agit pas non plus d'une banale boîte, ni d'un véhicule, ni de l'équivalent transcontinental d'un ascenseur. Il est à la fois objet et infrastructure, acier gaufré et base de données; il relève de la culture et du cadre légal. Voilà des siècles que les êtres humains sont familiers avec la géographie, avec des concepts tels que la route, le territoire, la frontière - mais le conteneur échappe à la géographie. Il opère en périphérie de la conscience collective.* »
>
> *Page 299*

Ces dernières années, Nicolas Dickner a suivi avec passion le monde du transport par conteneurs, qui est au coeur de son nouveau roman.
Le Soleil, Jean-Marie Villeneuve

Au royaume des monomanes sympathiques

Oubliez la vision romantique de l'écrivain mystique qui se laisse porter par son inspiration. Quand il se lance dans un projet d'écriture, Nicolas Dickner fait de ses sujets des obsessions. Il accumule des gigaoctets de documentation, s'abonne à des flux de veille, fouille des archives et se monte d'impressionnants dossiers... «C'est ça, être romancier, tu fais beaucoup de recherche et développement, mais tu ne sais pas toujours ce qui va payer», analyse-t-il.

Ces dernières années, il a suivi avec passion le monde du transport par conteneurs, qui est au coeur de son nouveau roman. «Je me documente essentiellement par ordinateur. C'est tellement plus rapide maintenant», argue celui qui a travaillé plusieurs années en informatique. «L'une des grosses différences avec mes autres romans, c'est que pour *Six degrés de liberté*, j'étais branché sur un phénomène contemporain, très présent dans l'actualité. Tous les matins, je recevais tout ce qui

se passait dans le monde du conteneur : les passagers clandestins qui se faisaient prendre,

les incendies de conteneurs à Shanghai, les grèves au Brésil... J'avais tout ça en temps réel. J'ai vraiment flotté là-dedans pendant plusieurs années», explique-t-il.

Dans le contexte, le verbe *flotter* semble particulièrement approprié. Mais voilà, dernièrement, Dickner s'est désabonné de tous ces flux de nouvelles. «Une fois que c'est terminé, il y a une partie du processus de deuil qui consiste à dire : "C'est fini, je n'ai plus besoin de m'intéresser à ça." Encore que les conteneurs, c'est difficile d'arrêter de s'y intéresser», note-t-il avec un sourire amusé.

Sujets porteurs

Le mot *obsession* semble coller à la peau de l'auteur. Ses personnages ont tous en commun d'être des monomanes plutôt sympathiques. «C'est assurément conscient. Je ne peux pas dire que c'est un truc que j'ai fait malgré moi. Maintenant, est-ce que c'est un reflet de ma propre tendance à l'obsession ou si c'est simplement parce que c'est agréable de travailler avec des personnages qui sont branchés sur un truc en particulier? Je ne pourrais pas départager l'un de l'autre. Chose certaine, ça fait des personnages intéressants», plaide-t-il.

L'habitude vient peut-être du passage de la nouvelle au roman, une évolution qui n'a pas été de tout repos pour l'écrivain, à l'époque de l'écriture de *Nikolski*. «Il n'y a pas

juste une différence de longueur, expose-t-il. Quand tu écris un roman, tu en as pour deux ou trois ans. Il faut que tu trouves des sujets capables de te porter pendant ce temps-là. [...] Être intéressé, ça ne suffit pas. C'est un apprentissage en soi, gérer ses obsessions. Je dirais que c'est même le principal défi du roman», soutient Nicolas Dickner.

«Expliquer le monde moderne»

En cours de route, il a ainsi abandonné plusieurs manuscrits qui lui semblaient pourtant prometteurs. Ces temps-ci, il jongle avec un gros dossier d'informations accumulées à propos d'un «personnage méconnu de l'histoire du Québec». Il hésite encore à savoir si ce sujet, qui lui apparaît *tripant*, a vraiment une portée pour le public. «Quand j'ai été obsédé par le conteneur, c'était facile de voir à quel point c'était un sujet qui avait une grande portée, parce que ça a des ramifications économiques, politiques, géographiques, historiques, domestiques... Tout est dans le conteneur. J'avais mis la patte sur un beau sujet susceptible d'expliquer le monde moderne, pense-t-il. Quand tu as un sujet un peu plus obscur, c'est dur d'évaluer si cet objet-là te semble intéressant parce que tu es obsédé ou si ça a une réelle portée universelle. Il n'y a pas de mesure objective pour ça, ce n'est pas une science exacte.»

Quoi qu'il en soit de l'avenir de cette idée, Dickner se fait un point d'honneur d'essayer d'être en phase avec le monde qui l'entoure. «J'essaie avec mes livres d'être dans le siècle, dans le cours des choses, de ne pas me mettre en retrait des événements», avance le romancier.

Et malgré le succès qui lui a permis de se consacrer à l'écriture durant les 10 dernières années, il n'est pas prêt à dire qu'il vit de sa plume. «Ça voudrait dire que j'ai une permanence. Tout ce que tu peux dire, c'est : "Oui, cette année, j'ai vécu de ma plume." Ça fait une dizaine d'années que je m'en tire, mais on verra. Il n'y a jamais rien d'acquis... à part si tu es un vieux rentier qui fait un gros héritage!» lance-t-il en riant.

***

EXTRAIT:

> «*Les grandes routes commerciales du vingtième siècle aboutissaient dans ce grenier, et tout en jouant de la fourche, Lisa se demande par quel délire géopolitique ces objets ont pu être désirés, achetés, amassés, utilisés, chéris, puis entassés strate après strate dans ce grenier insalubre jusqu'à former une masse indissociable, par endroits, de la masse de guano et de cadavres de chauves-souris.* »
>
> *Page 12*

Le rayon de Nicolas Dickner

1 - *Nikolski*, 2005

Premier roman de Nicolas Dickner, après la parution de son recueil de nouvelles *L'encyclopédie du Petit Cercle*, Nikolski met

Quelques titres de Nicolas Dickner*(Le Soleil remercie la libraire Pantoute pour la réalisation de cette prise de vue.)*
Le Soleil, Patrice Laroche

l'auteur sur le radar du monde littéraire, et marque aussi le début de l'aventure d'Alto, une maison d'édition de Québec qui fête ses 10 ans cette année. L'auteur comme son éditeur, Antoine Tanguay, renouent donc d'une façon toute particulière avec Six degrés de liberté.

2 - *Tarmac*, 2009

Dans une Rivière-du-Loup post-guerre froide, Dickner entreprend de raconter dans *Tarmac* l'histoire d'amour préapocalyptique entre deux jeunes qui trouvent refuge dans le bunker familial, où se croisent des ramen, David Suzuki et une étonnante quantité de citrons. Le romancier découpe ce nouveau bouquin en chapitres extrêmement brefs, inspirés par le livre *Cat's Cradle* de Kurt Vonnegut.

3 - Le romancier portatif, 2011

Entre 2006 et 2011, Nicolas Dickner signe une chronique hebdomadaire dans *Voir*. *Le romancier portatif* en rassemble 52 des plus réussies. «Ça a été un âge d'or dans ma carrière. D'abord, tu as un chèque de paye qui rentre pour écrire, c'est assez merveilleux. [...] J'ai eu cinq ans de liberté absolue. Ça m'a permis d'aller explorer plein de sujets et la forme courte, entre autres», explique l'auteur, ajoutant que ce «laboratoire» lui a servi pour *Tarmac*.

4 - Traité de balistique, 2006

Après le succès de *Nikolski*, Nicolas Dickner revient sur les tablettes, cette fois sous le pseudonyme d'Alexandre Bourbaki. Ils sont en fait trois à se cacher, plus ou moins discrètement, sous ce nom de plume : en plus de Dickner, Bernard Wright-Laflamme et Sébastien Trahan se joignent à ce petit laboratoire en 19 récits et quelques images qui décompose et reconstruit l'histoire de la science moderne. Nicolas Dickner s'est aussi lancé dans une autre aventure à quatre mains, en compagnie de Dominique Fortier. Le résultat, *Révolutions*, est paru en septembre.

5 - DaNse contact - TV Satelite - CuisiNe familial, 2010

Un petit bouquin, nouvelle inédite de Nicolas Dickner, paraît dans une collection spéciale qui souligne les cinq ans de la maison d'éditions Alto. Il y est question d'apprendre à nouer une cravate en 45 secondes, de savoir pourquoi les pieuvres ne voyagent pas par FedEx et d'assister à une forme obscure de danse érotico-aquatique en compagnie de Ringo Starr. À noter que dans le genre bref, Nicolas Dickner s'est aussi commis à la littérature jeunesse avec *Boulevard banquise*, réalisé en collaboration avec le Musée national des beaux-arts du Québec.

6 - Minuscule et Les weird,d'Andrew Kaufman (traductions)

Entre *Tarmac* et *Six degrés de liberté*, Nicolas Dickner s'est initié à la traduction, à l'invitation de son éditeur Antoine Tanguay, qui voulait publier les oeuvres du Torontois Andrew Kaufman. «C'est complètement différent, de faire de la traduction. Le rapport au langage est vraiment plus agréable. Quand tu fais un roman, tu dois t'occuper de tout en même temps. Tu es au four et au moulin, c'est comme construire une ville à toi tout seul. Alors que quand tu fais de la traduction, tout est en place, la ville est déjà là, ça fait en sorte que tu peux consacrer beaucoup plus de temps au langage et ça, c'est agréable. Ça donne une intimité avec le dictionnaire. Je pense que ça nourrit le travail de l'écrivain», raconte l'auteur.

© La Presse, ltée. Tous droits réservés.

LECTURE

L'AUTEUR DU MOIS: > NICOLAS DICKNER

Ce roman, dit-il, est celui qui lui a demandé le plus de travail. Dix ans après *Nikolski*, l'auteur nous propose une étonnante histoire ayant comme inspiration... un conteneur!

> Quel a été le point de départ de ce livre? Saviez-vous que près de 90 % des biens que nous consommons nous arrivent par conteneur? Certains bateaux peuvent en transporter des milliers. Chaque fois que j'en vois un, je me demande d'où il vient et où il sera la semaine prochaine. J'aime aussi cette notion que le conteneur échappe à la géographie: avec lui, il n'y a plus de limites, de frontières ou de territoires.

> On découvre dans votre roman une foule d'informations inusitées. Quelle était votre intention? J'aime me documenter abondamment quand j'écris. Chaque information présente dans le roman a son importance, mais il n'est pas nécessaire de saisir toutes les références pour l'apprécier. Ce roman, c'est un peu comme une constellation d'histoires mises ensemble.

> Depuis quelques années, vous avez participé à une foule de projets incluant la traduction de deux romans. Qu'en retirez-vous? Beaucoup de plaisir. Quand tu traduis, l'histoire existe déjà, alors, tu peux vraiment te concentrer sur l'écriture. Trouver le bon mot, s'interroger sur l'étymologie, pour moi, c'était du bonbon! Cela dit, mon ambition, pour les prochaines années, c'est de me concentrer sur mon prochain roman. (Alto, 2015, 392 p., 27,95 $.)

Un extrait de *Six degrés de liberté*:

«Il n'y a pas si longtemps, on voyait couramment dépasser de sous la Datsun, côte à côte, les jambes de monsieur Miron et celles de sa jeune adjointe. Elle maniait la lampe de poche, passait les outils et posait des questions. À 16 h, madame Miron leur apportait du thé et des scones. Lisa revenait à la maison avec des taches d'huile à moteur et de confiture de prunes.»

7 Jours
Revue
10 avril 2015

SIX DEGRÉS DE LIBERTÉ

De Nicolas Dickner

ROMAN Éric, hacker de génie, aide Lisa à réaliser un rêve: faire le tour du monde dans un conteneur spécialement aménagé. Jay, analyste de données pour la GRC, mène une enquête pour traquer ce conteneur fantôme. Un troisième roman à l'univers toujours aussi décalé, et des personnages entiers, étranges et passionnants.

La Semaine
Revue
Mai 2015

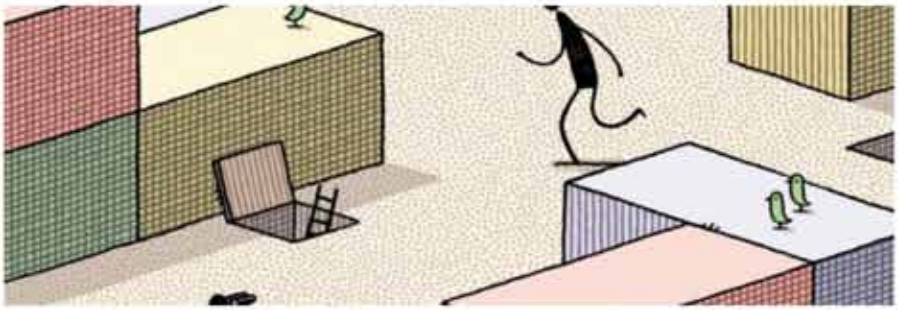
LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

SIX DEGRÉS DE LIBERTÉ

À 15 ans, vivant seule avec son père en Montérégie, Lisa se sent prisonnière de sa petite vie. Une chance qu'elle a son ami Éric, voisin et génie de l'informatique. Or, Éric doit déménager avec sa mère au Danemark. Une dure séparation. Quelques années plus tard, Éric propose à Lisa de pirater les systèmes informatiques des compagnies de transport pour lui permettre de faire le tour du monde à bord d'un conteneur spécialement aménagé.
Nicolas Dickner, Alto, 381 pages, 27,95 $

La Bible Urbaine
Site web
21 avril 2015



«Six degrés de liberté» de Nicolas Dickner

En finir avec la géographie

Publié le **21 avril 2015** par **Isabelle Léger**

Crédit photo : Éditions Alto

Dans la petite ville moribonde d'Huntingdon, Lisa épuise l'été de ses 15 ans seul mais indéfectible ami Éric, concepteur surdoué geek agoraphobe, portant sa tendresse sur des perruches. Elle adore lui proposer des défis à sa mesure.

Dans un recoin des bureaux montréalais de la GRC, une hacker de 39 ans rebaptisée Jay compte les jours qu'il reste à sa peine de 10 ans pour vol d'identité. Sorte de Lisbeth Salander, en moins traumatisée, Jay se réchappe de l'ennui total et dangereux pour son dossier en s'intéressant à un conteneur suspect, dont toutes les autorités portuaires et douanières ont du mal à suivre la trace. Elle déteste la géographie. Reprenant des thèmes qui lui sont chers, comme le voyage et la technologie, Nicolas Dickner nous offre un nouveau roman tout aussi accrocheur que ses précédents, en plus sensible.

Installées en parallèle dans la première partie, les deux trames de vie tendront l'une vers l'autre dans la deuxième partie par la course de Jay vers Lisa. Elles mettent en scène deux personnages naviguant entre quête de sens et obsession techno-lucide, entre désir de solitude et attachement à autrui, entre enfermement et appel du large. Avant d'être trop avancé dans sa lecture, le lecteur pourrait même croire qu'il s'agit du même personnage, à quinze ans de distance, en lutte avec l'anesthésie universelle, le déterminisme intérieur et le délire géopolitique.

Paradoxe de la liberté

Reconnu pour *Nikolski* et *Tarmac*, l'auteur avait déjà démontré son habileté à échafauder des histoires originales, à la fois ancrées dans le réel et portées par une imagination réjouissante. Comme nous l'avions déjà remarqué dans ses deux premiers romans, mais également dans *Révolutions* paru l'automne dernier, Dickner aime comprendre à fond un mécanisme lorsqu'il s'y attarde. Particularités techniques, systèmes informatiques, rien n'est approximatif. Et pourtant, rien n'est fastidieux.

Cette fois-ci, le voyage passe par le conteneur, représentation de la mondialisation, *camouflage d'une économie furtive*, mais aussi symbole du risque et du grand désespoir des clandestins. Si la motivation de Lisa n'est pas exactement de cet ordre, elle surgit néanmoins d'un urgent besoin de fuir l'aliénation du quotidien. Paradoxale dans les termes, cette libération par l'enfermement ne peut que dérouter l'esprit rationnel. Défi humain et logistique, son projet est aussi insensé que salvateur. Au même titre que, pour le lecteur, cette poésie du conteneur est aussi incongrue qu'inspirante.

Tripoter un biscuit comme une idée subversive

Le talent de Dickner, c'est entre autres de créer un parcours par lequel le lecteur pourra à la fois sortir de lui-même (en suivant un récit bien ficelé) et plonger dans l'introspection si le cœur lui en dit. Il parvient à ce résultat par sa prose précise, presque minimaliste, juste assez décalée pour que le fil narratif se tende en un fil de fer poétique. Les métaphores concises et éloquentes surgissent sans tambours ni trompettes pour habiller la structure sous-jacente du roman. Un bagel qui s'avère un crime contre l'humanité, un «*futon mince comme l'espoir*, dans un appartement *appartenant à une expérience à long terme sur les lois de la dégradation universelle*; un *parc industriel calme comme une estampe japonaise*, une fille qui *prend l'ascenseur avec son air sombre et son linge sale*.»

Plus que jamais, Nicolas Dickner a trouvé dans *Six degrés de liberté* le juste équilibre entre la mécanique (descriptive autant que narrative!) et l'émotion, instillant chez le lecteur autant d'admiration que de plaisir.

***Six degrés de liberté* de Nicolas Dickner, 381 pages, éditions Alto.**

LE CANADA FRANÇAIS - **WEEK-END** - www.canadafrancais.com - LE JEUDI 30 AVRIL 2015

SIX DEGRÉS DE LIBERTÉ

«Un travail d'horlogerie fine»

JEAN-FRANÇOIS **CRÉPEAU**

Nicolas Dickner a d'abord écrit *Nikolski* (2002), puis *Tarmac*(2009) et participé au collectif *Traité de balistiques*(Alto, 2006). Il y a eu des traductions et, en collaboration avec Dominique Fortier, *Révolutions* (Alto), LA grande réussite littéraire de 2014. Aujourd'hui, l'écrivain propose *Six degrés de liberté*(Alto, 2015), un roman où se déroulent deux histoires parallèles qui en viennent à se croiser, mais sans que ce soit là où on s'y attendait.Il y a d'abord celle d'Élisabeth Routier-Savoie, une adolescente qui vit avec son père Robert et qui visite de moins en moins sa mère, une bipolaire fascinée par les meubles IKEA. Lisa a un ami de son âge, Éric Le Blanc, claustrophobe et un peu autiste. L'été, elle travaille avec son père qui achète des propriétés, les restaure et les revend; elle apprend ainsi les rudiments de la construction. De son côté, Éric bidouille de nouveaux programmes informatiques. Un jour, les deux amis unissent leurs talents, fabriquent et lancent un ballon-sonde ayant à son bord la caméra numérique de la mère d'Éric, un détail, comme Dickner sème tout au long du récit, et qui aura des conséquences insoupçonnées sur l'avenir des deux amis.

L'autre volet de la trame gravite autour de la mystérieuse Jay. Originaire de la Basse-Côte-Nord, elle a fui, à l'adolescence, vers Montréal où elle semble avoir mené une double vie qui l'a forcée, un jour, à quitter rapidement le Québec pour y revenir menottes aux poignets. À 39 ans, elle purge sa peine dans la communauté… en travaillant aux services des fraudes de la GRC.

Un jour, Éric et sa mère partent s'installer à Copenhague où habite son amoureux. Le garçon ne cesse de communiquer avec Lisa, grâce à Skype. Chacun d'eux développe des habiletés différentes mais complémentaires, et ils s'intéressent à des causes sociétales, pratiquant ainsi un altruisme de bon aloi.

Dans l'univers post-attentat 2001, le groupe de travail où Jay évolue s'intéresse aux mouvements erratiques d'un conteneur, poétiquement nommé Papa Zoulu. La question est posée: comment une immense boîte de métal peut-elle disparaître soudainement? Maheh, l'informaticien de l'équipe, s'amuse à étudier ce dossier qui relève plus des services secrets que de la GRC.

Nicolas Dickner décrit par le menu détail la structure et l'équipement des porte-conteneurs, et les installations portuaires qui y sont rattachées. Pour avoir observé l'univers de ces boîtes maritimes, je constate que le romancier maîtrise le sujet, entre autres les règles et lois de sécurité concernant leurs allées et venues, en soulignant que leur transbordement échappe à toute surveillance.

L'univers de Lisa s'en va à vau-l'eau lorsque son père sombre dans la maladie d'Alzheimer. À cela s'ajoutent ses études des microprocesseurs, un emploi à temps partiel et un avenir incertain. Un matin pourtant, elle a un éclair de génie dont nous découvrons petit à petit l'essence, comme les pièces d'un inextricable puzzle.

C'est Jay qui lèvera lentement le voile sur le projet de Lisa et Éric. Jay qui s'ennuie parce qu'on la tient à l'écart de l'enquête sur Papa Zoulu et qui entreprend sa propre instruction à partir des bribes d'information glanées en entendant ses collègues.

Assez dit! La trame de *Six degrés de liberté* est si bien bâtie que ses plus improbables péripéties nous passent sous les yeux sans qu'on s'en rende compte. Nicolas Dickner nous surprend jusqu'à la dernière page, son roman ressemblant à une quête d'absolu réunissant haute technologie et humanisme, version 21e siècle. ■

LE DEVOIR
LIBRE DE PENSER

Le Devoir
Journal
14 mars 2015

Six degrés de liberté de Nicolas Dickner: un défi à la gravité

14 mars 2015 | Christian Desmeules - *Collaborateur* | Livres

Photo: Pedro Ruiz Le Devoir
Nicolas Dickner

Entretien
Six degrés de liberté
Nicolas Dickner
Alto
Québec, 2015, 392 pages

En librairie le 17 mars

Dix ans après *Nikolski*, l'écrivain revient avec un troisième roman au coeur duquel se trouve un étonnant voyage clandestin. Entretien.

Un jour d'octobre 2001, des travailleurs du port de Gioia Tauro, dans le sud de l'Italie, découvrent un homme dans un conteneur spécialement aménagé. Amir Farid Rizk, un Canado-Égyptien de 43 ans, avait semble-t-il quitté Le Caire, en Égypte, cinq jours plus tôt caché à bord d'un conteneur qui devait ensuite prendre la direction de Montréal sur un autre cargo.

« *Container Bob* », comme on a depuis surnommé ce mystérieux passager clandestin — pourtant muni d'un passeport canadien valide —, avait pensé à tout : lit, toilette, chauffage d'appoint, ordinateur portable, téléphones cellulaire et satellitaire, en plus d'avoir embarqué assez d'eau et de nourriture pour soutenir un petit siège. L'homme s'est depuis évanoui dans la nature.

Nicolas Dickner s'est senti « *scoopé* » lorsqu'il a découvert cet étonnant fait divers dans un article du magazine *Wired* il y a deux ou trois ans. Le romancier raconte avoir frôlé la catastrophe. « *Je travaillais depuis deux ans sur* Six degrés de liberté *quand j'ai appris que quelqu'un l'avait déjà fait. J'ai pratiquement mis le roman au rancart, avant de finalement le récupérer.*

C'est l'un de ces moments rares et étranges où la fiction rencontre la réalité, poursuit Dickner, avant d'évoquer une histoire du même genre qui a récemment refait surface. Celle de Reg Spiers, un athlète australien sans le sou qui s'est lui-même « posté » par avion en 1964 entre Londres et Perth, bringuebalé pendant 63 heures dans une caisse en bois via Paris, Bombay et Singapour…

Une négation de la géographie

L'héroïne de *Six degrés de liberté*, Lisa Routier-Savoie (relisez le nom de famille), est une adolescente de 15 ans qui vit seule avec son père dans une petite ville de la Montérégie, envahie par le sentiment — partagé par beaucoup d'adolescents — d'être prisonnière du lieu et des circonstances.

Son amitié chaste mais *« complémentaire »* avec Éric, un jeune voisin agoraphobe qui partage avec elle quelques lubies, sera toutefois compromise lorsqu'Éric devra suivre sa mère, qui souhaite refaire sa vie au Danemark. Une relation qui prendra fin avec *« l'élégance brutale d'un dynamitage ».*

Mais quelques années plus tard, ce petit génie de l'informatique ayant fait fortune va la financer et lui prêter main-forte afin de *« hacker »* les systèmes informatiques de compagnies de transport et des autorités portuaires pour l'aider à réaliser un fantasme : faire le tour du monde à bord d'un conteneur réfrigérant spécialement aménagé. *« C'est mieux qu'une route. Mieux qu'un passeport. Avec ça, la géographie n'existe plus »*, dira l'un des protagonistes.

En parallèle, Jay, une fraudeuse informatique qui purge sa peine en travaillant comme analyste de données pour la Gendarmerie royale du Canada, entreprend de traquer personnellement, une étincelle au fond des yeux, le conteneur fantôme. On reconnaîtra dans cette pirate informatique originaire de Tête-à-la-Baleine le personnage de Joyce dans *Nikolski,* le premier roman de Dickner.

Des personnages de solitaires un peu toqués, vaguement asociaux et *geeks*, habitent l'univers — l'univers connu en tout cas — de l'auteur. Il pousse cette tendance d'un cran en faisant faire cette fois à l'un d'entre eux un voyage plutôt paradoxal : avaler les kilomètres, traverser les océans et les frontières sans rencontrer ni paysages ni âme qui vive. *« Il y a derrière ça une volonté de négation de la géographie »*, reconnaît-il. Question de se renouveler ou de se contredire un peu, tant ses deux premiers romans étaient imprégnés, justement, par le territoire et la géographie.

Une idée qui est arrivée très tôt dans le processus. *« Parce que, lorsqu'on écrit, il y a toujours une espèce de tension entre le désir de faire une oeuvre cohérente et celui de se renouveler, de ne pas avoir l'impression d'écrire toujours le même bouquin. »*

Pour le voyage, contre l'ennui

Mais pour s'approcher vraiment du coeur de ce nouveau roman de Nicolas Dickner, peut-être vaut-il mieux évoquer le cas de *« Lawnchair Larry »*. Ce camionneur californien, qui avait décollé de la cour arrière de sa maison de San Pedro le 2 juillet 1982, était monté à une altitude de 4600 mètres sanglé à une chaise de jardin à laquelle étaient attachés 45 ballons-sondes gonflés à l'hélium. Larry Walters avait emporté son fusil à plomb (pour contrôler la descente), un CB, des sandwichs, de la bière et un appareil photo.

« Walters illustre bien, il me semble, le paradoxe fondamental derrière cette histoire-là. Quel est le sens, quelle est la symbolique du roman ? On peut faire plein d'épilogues sur le besoin de liberté ou la portée métaphysique. Mais l'histoire de Lisa reprend tout à fait le motif de celle de Larry Walters, qui avait répondu, quand on l'avait interrogé sur ses motivations : "A man can't just sit around" [Un gars ne peut pas juste rester assis]. *L'idée de faire un truc seulement parce que c'est possible de le faire. »*

Six degrés de liberté est ainsi dédié à la mémoire de cet homme rêveur et audacieux, héros d'un jour qui a connu une fin tragique. Walters se suicidera onze ans plus tard, les feux de sa popularité éphémère une fois bien éteints, au coeur d'une forêt du nord de Los Angeles.

« C'est peut-être une réaction contre l'ennui fondamental de l'existence. Il y a toujours cette démangeaison qui nous pousse à faire des trucs. Et ça demeure souvent quelque chose d'un peu inexplicable. » L'écriture, comme le voyage, n'est peut-être souvent rien d'autre : une façon de préférer les ennuis à l'ennui.

Une sorte d'antidote aussi contre le rapetissement du monde à l'heure de la globalisation des échanges commerciaux et de l'instantanéité universelle des réseaux sociaux, où *« tout le monde est similaire jusque dans la différence »*, confie l'écrivain, qui perçoit aujourd'hui un certain *« désenchantement »* par rapport à Internet et ses réseaux, de plus en plus captés par les puissances capitalistes.

S'il demeure aussi ludique, peuplé par des personnages de doux obsédés, *Six degrés de liberté* contient toutefois un peu moins d'ironie que ses romans précédents, *Nikolski* ou *Tarmac* (Alto, 2005 et 2009). La maladie et la solitude y pèsent un peu plus. Le père de Lisa dépérit de l'alzheimer. Jay croupit dans sa prison professionnelle, comptant les jours qu'il lui reste à purger comme d'autres comptent les années qui les séparent de l'heure de la retraite.

Véritable *« sommet de l'échelle évolutive »*, présent dans l'intimité de chacun (*« Pensons seulement à son importance pour un géant comme Ikea »*), le transport par conteneur représente aussi un immense phénomène économique encore largement impensé, même opaque, croit Nicolas Dickner, qui leste ainsi son roman d'une réflexion *soft* sur le capitalisme global.

Fin d'un cycle

Dix ans après la publication de son premier roman, *Nikolski*, qui inaugurait par un coup d'éclat littéraire la maison d'édition Alto d'Antoine Tanguay, ce nouveau roman de Dickner lui permet de boucler un cycle. L'écrivain né à Rivière-du-Loup en 1972 vient de livrer coup sur coup trois manuscrits en moins de dix-huit mois pour Alto, avec *Révolutions*, écrit en collaboration avec Dominique Fortier, et *Les weird*, la traduction d'un roman d'Andrew Kaufman.

Ce père de deux jeunes enfants ressent la nécessité de reprendre son souffle avant de se remettre en selle. Mais les idées foisonnent, il ne faut pas en douter. Il s'agira pour lui de les canaliser au sein d'un projet pour lequel il pourra se passionner durant quatre ou cinq ans.

Pour l'instant, c'est le point mort, la vie lui prend tout — il est même retourné aux études depuis peu. *« Je ne lis rien »*, confie-t-il dans un soupir résigné, lui qui relève aussi tout juste d'un déménagement au cours duquel, pour ajouter encore au supplice, tous ses livres lui sont repassés entre les mains. Quant aux voyages — il a séjourné longuement au Pérou, en République dominicaine et en Allemagne —, on ose à peine en parler pour ne pas alourdir sa nostalgie du moment.

Il reste que le voyage, que ce soit tiré par des ballons remplis d'hélium, par conteneur réfrigérant ou à travers l'écriture d'un roman, demeure encore un formidable moyen d'échapper à la gravité.

Nicolas Dickner s'est inspiré, au moment d'écrire son livre, du roman Au Bohneur des Dames, d'Émile Zola.
Étudiant à la maîtrise en sciences de l'information, Nicolas Dickner est retourné aux études à l'UdeM après dix ans d'écriture. Avec Six degrés de liberté, l'écrivain signe son troisième roman et décrit une société où l'économie, l'industrie et la mondialisation sont intimement reliées à nos vies.

Pourquoi avoir choisi une héroïne au seuil de l'âge adulte ?

On suit le personnage de Lisa durant sept ans, de l'adolescence à ses 20 ans. Les personnages très jeunes sont toujours très intéressants à faire évoluer, car ils ont peu d'attaches, ils remettent sans cesse les choses en question. Cela donne, au final, une plus grande liberté dans la conception du personnage lorsqu'on écrit.

Dans votre livre, vous abordez le thème très contemporain de l'ennui. Est-ce qu'on s'ennuie plus aujourd'hui qu'avant selon vous ?

On est une espèce qui a tendance à s'ennuyer. Et il n'y a sans doute pas d'ennui plus tangible que celui d'un adolescent dans une ville de région. C'était la prémisse de mon roman : raconter l'ennui de tous les instants.

Mon histoire s'inspire de celle de Larry Walters qui, dans les années 1980, est monté dans le ciel sur une chaise de jardin grâce à des ballons-sondes gonflés à l'hélium. Quand il est redescendu et qu'on lui a demandé pourquoi il avait fait ça, il a répondu : " A man can't just sit around" *(traduction française : Un gars ne peut pas juste rester assis).*

L'idée, c'est de dire qu'on fait un truc parce que c'est possible de le faire. Peu importe notre classe sociale ou nos origines, il y a toujours cette conviction qu'une grande part de l'activité humaine consiste à lutter contre l'ennui et à réaliser des projets.

C'est aussi un peu un roman initiatique, mais solitaire, sans paysage. Pourquoi ce déni de la géographie ?

On assiste aujourd'hui à une désintégration de la géographie, avec le commerce mondialisé et les réseaux sociaux. Le roman va au-delà des frontières physiques et pose une question postgéographique en proposant un autre type de voyage, puisque Lisa se déplace clandestinement et comme une marchandise dans un conteneur.

Les personnages, quant à eux, sont très différents les uns des autres…

Oui, mais ils ont tous un lien : ils ont tous une obsession. Pour la mère de Lisa, c'est Ikea, pour son père, ce sont les maisons qu'il retape, Éric est toujours dans la programmation, Lisa ne lâche jamais un projet qu'elle a en tête et va jusqu'au bout.

Vous avez lu Zola durant l'écriture de ce roman. Comment cet auteur vous a-t-il influencé ?

Ce roman est sans doute le plus naturaliste. Il fait beaucoup écho à l'actualité. La lecture d' Au Bonheur des Dames *m'a inspiré. Ce livre a été écrit au 19e siècle, mais les descriptions restent extrêmement actuelles, j'en ai été surpris.*

Cela m'a permis d'apporter un portrait nuancé de la réalité, notamment en expliquant la complexité du transport intermodal [NDLR : l'utilisation de plusieurs modes de transport pour acheminer une marchandise d'un point A à un point B] *. J'ai fait beaucoup de recherches sur le transport maritime. Toute l'information concernant ce transport est publique, mais souvent soustraite à notre regard, et les termes pour en parler paraissent compliqués. Pourtant, c'est l'homme qui a permis toutes ces évolutions en matière de transport, c'est une sorte d'achèvement.*

Vous avez récemment repris les études. Pourquoi ce retour sur les bancs de l'université ?

Je me suis inscrit à cette formation [NDLR : maîtrise en sciences de l'information] *en 2005, et puis j'ai écrit mes romans, je suis parti présenter mes livres et tout s'est enchaîné. J'ai commencé à écrire* Six degrés de liberté *il y a cinq ans. Quand on écrit, on est toujours connecté, mais on reste aussi pas mal chez soi. J'avais envie de retourner dans la société, et j'ai trouvé que retourner aux études était une bonne façon de le faire.*

À la maîtrise en sciences de l'information, on apprend la gestion de bibliothèque, mais il y a aussi tout un volet plus contemporain et qui couvre une

variété infinie de choses, comme la création ainsi que la collecte et la sélection d'information. Je suis particulièrement dans le volet informatique, c'est pour cette raison que mes personnages sont aussi connectés.

Est-ce que vos études en sciences de l'information vous aident dans votre processus d'écriture ?

Il existe de criantes similitudes entre la recherche d'information telle qu'on nous l'enseigne et le processus de documentation du romancier. Peut-être les écrivains ont-ils une approche un peu plus impressionniste et moins systématique, mais le processus reste essentiellement le même. Par ailleurs, mon objectif n'est pas de changer de voie professionnelle, mais plutôt de diversifier mes activités.

Vous avez une maîtrise en création littéraire, jugez-vous cela nécessaire pour devenir écrivain ?

Je ne crois pas qu'il faille absolument étudier en création littéraire pour devenir écrivain. Ça ne nuit pas, mais ce n'est certainement pas un prérequis. J'ai commencé à écrire à 17 ans, et je gagne ma vie avec ma plume depuis 2002. Cela dit, un auteur doit réévaluer sa situation professionnelle chaque année. Il n'y a jamais rien d'acquis, surtout en ces années où le monde du livre change très vite.

Diriez-vous que les études universitaires aident à se forger une identité et permettent de mieux exprimer son rapport à soi, à l'autre et au monde ?

Au Québec, on s'installe dans une profession de façon très progressive. Il me semble qu'il y a beaucoup de latitude, avec cette période intermédiaire qu'est le cégep où l'on peut expérimenter ce que l'on veut faire. Il y a ce rapport essai-erreur dans notre manière de concevoir notre plan de carrière, et la volonté de se créer une identité professionnelle s'accentue.

Les nouvelles technologies ont aussi engendré une grande évolution dans notre rapport au temps. Pour un romancier, c'est primordial de se redéfinir sans cesse, de regarder ce qui l'entoure et d'entreprendre régulièrement une quête de changement.

Résumé

Lisa Routier-Savoie est une adolescente de 15 ans qui vit seule avec son père dans une petite ville de la Montérégie. Comme beaucoup d'adolescentes de son âge, elle tourne en rond, tente quelques projets pour gagner de l'argent et visite son meilleur ami, Éric. Véritable génie de l'informatique, celui-ci l'aidera, quelques années plus tard, à réaliser son rêve de voyage en déjouant les autorités portuaires. Au même moment, Jay, une employée de la Gendarmerie royale du Canada au mystérieux passé de pirate informatique, commence à suivre le conteneur dans lequel Lisa voyage.